

REFLEXIONS SUR N.D. DU TROU

Saint-Antonin-sur-Bayon

(P. Courbon)

NOTRE-DAME DU TROU OU DES SEPT DOULEURS

Les vestiges de cette chapelle sont situés une centaine de mètres au S.E. du refuge Cézanne auquel on parvient en suivant le tracé rouge menant au prieuré de Ste-Victoire à partir du pont d'Enchois. Une croix métallique, au sommet d'un rocher, surplombe le site de la chapelle ainsi appelée, en référence à l'ancien hameau du Trou, dont on trouve à proximité quelques vestiges émergeant peu du sol. Les vestiges de la chapelle ont été restaurés par le Conseil Général des Bouches-du-Rhône en 2012. Faute d'archives, les origines de cette chapelle restent inconnues. Nous développons ci-après les recherches faites et les questions qui en résultent.

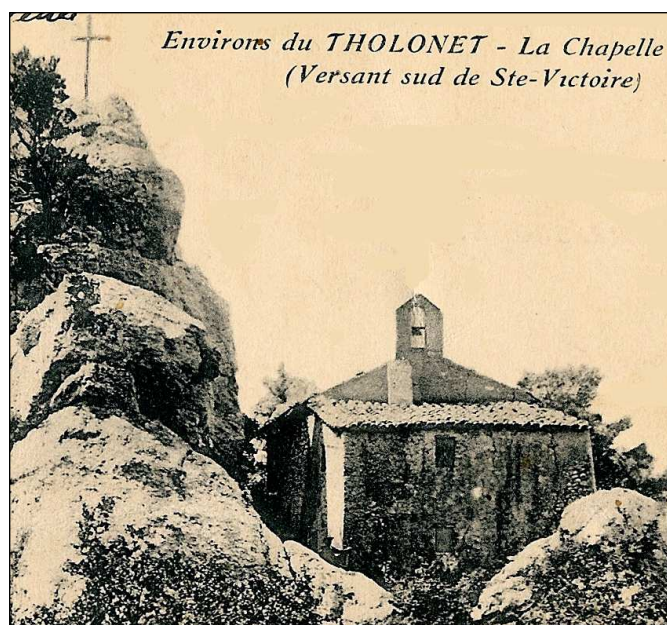
Géoréférencement

Carte IGN 3244 ET (Aix-en-Prov.)		UTM 31
X 707.685	Y 4822.715	Z 460

LES ETUDES RECENTES

Deux études récentes, l'une faite par l'INRAP [3-4], et l'autre, plus complète, faite par Liliane Delattre [5] pour le compte du Conseil Général, ont tenté de sortir ce site exceptionnel de l'oubli où il était tombé. Cependant, certains éléments importants ont été ignorés. D'un côté, les fouilles et les recherches d'archives semblent avoir été bien menées, mais d'un autre, des questions qui auraient dû être posées ne l'ont pas été.

Ces deux photos montrent ce qu'il reste de la chapelle en 2012, après effondrement de la partie supérieure. Il est impensable qu'avec ce type de voûte et qu'avec le creusement du chevet dans le rocher qui la prolonge, on ne se soit pas posé certaines questions. Pas plus que l'absence de questions sur le choix de l'emplacement scabreux de la chapelle.



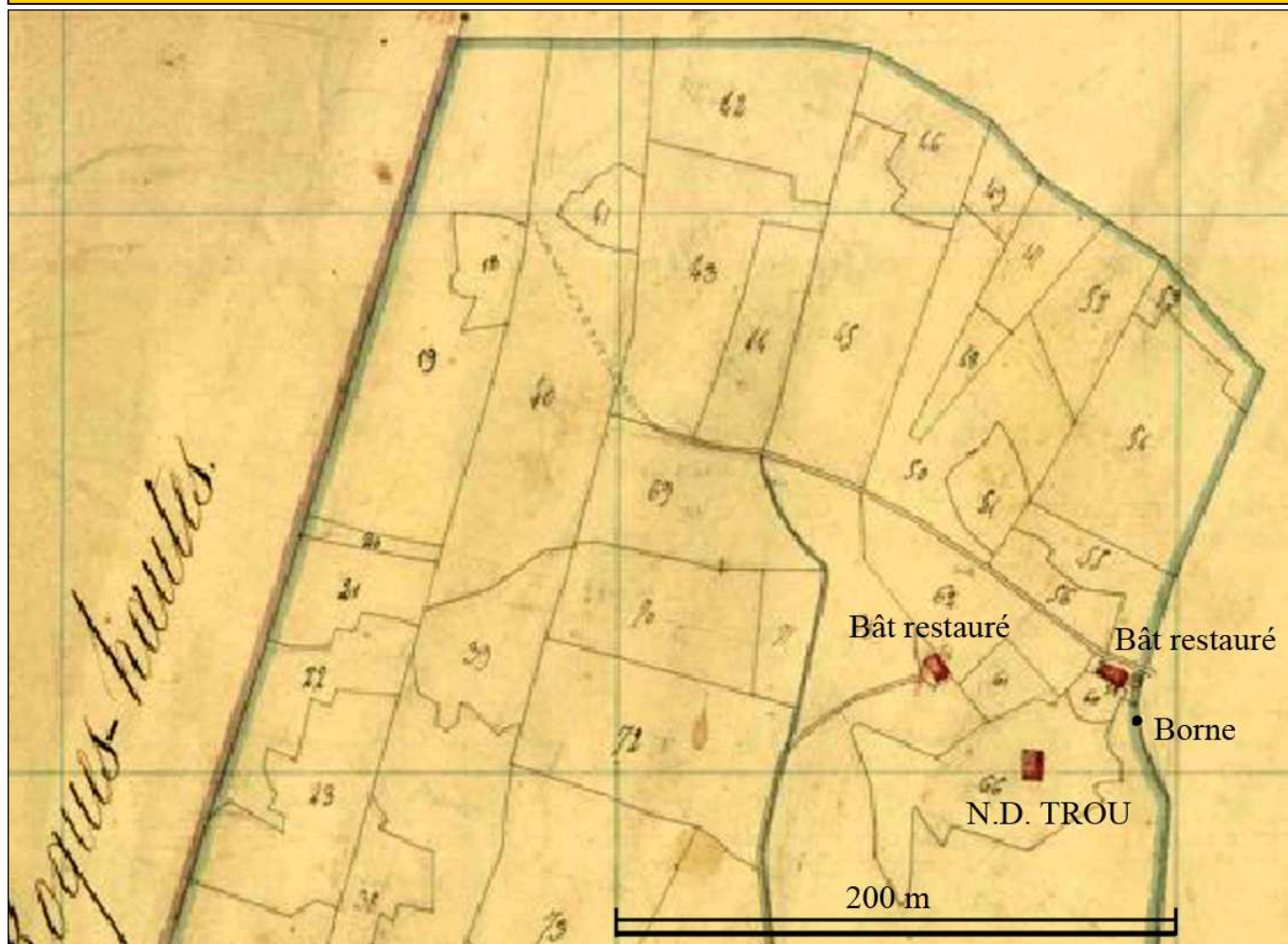
Si on se fie à la carte postale de 1916 ci-dessus et aux écrits retrouvés, Il est raisonnable de fixer la construction de la chapelle au XIX^e siècle. Mais, l'examen des assises sur lesquelles elle s'est bâtie, indique une plus grande ancienneté et génère de nombreuses questions.

Il manque une analyse de tous les éléments qui ont été relevés et les questions qui en résultaient ont été esquivées. De ce fait, la datation de N.D. du Trou pose un vrai problème qui ne pourra être résolu que par des études ultérieures..

Dans les lignes qui suivent, nous allons examiner divers documents et développer les questions qu'ils suggèrent. Nous essayerons ensuite d'en tirer des conclusions.



ANALYSE DES DOCUMENTS CARTOGRAPHIQUES



Feuille D1 du cadastre napoléonien de 1826. Bien que les parcelles aient évolué au fil du temps, les limites de la section sont en accord avec le cadastre actuel. Les mesures faites au GPS nous permettent d'affirmer que les trois bâtiments en ruine restaurés en 2012 sont les trois bâtiments représentés sur le cadastre de 1826.

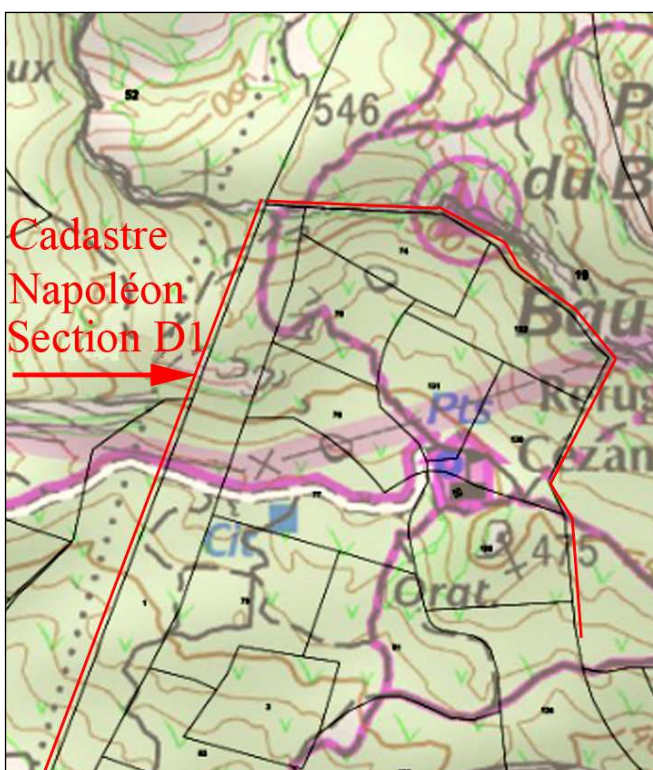
REFLEXIONS A PARTIR DU CADASTRE

Même si individuellement les limites des parcelles ont évolué ou changé au fil des successions ou ventes et de la rénovation du cadastre après 1950, on retrouve les limites de la section D1 du cadastre napoléonien sur le cadastre actuel. Sur le site Géoportail de l'IGN, le cadastre actuel numérisé et géoréférencé peut se superposer aux photographies aériennes et au 1/25 000. Il nous a été facile par mesures au GPS de replacer N.D. du Trou et les deux bâtiments qui ont été restaurés en 2012. Ils correspondent exactement aux trois bâtiments représentés sur le cadastre napoléonien de 1826, avec la même orientation. Cette configuration avait bien été reconstituée par N. Molina et L. Delattre qui avaient fait une bonne recherche cadastrale.

Le cadastre ancien nous donne deux indications : le bâtiment de N.D. du Trou n'est pas marqué *église*, alors qu'à St-Antonin, *Eglise* est bien marqué à côté du bâtiment correspondant. Ensuite à St-Antonin, le bâtiment église a un numéro propre, alors qu'ici, le bâtiment est inclus dans la parcelle 66.

On peut aussi tirer du cadastre une indication topométrique. La planche D1 est à l'échelle 1/2 500, ce qui veut dire que la précision des longueurs mesurées sur le plan est de 0,5 m, avec une tolérance de l'ordre du mètre. La mesure de la longueur de N.D. du Trou sur le cadastre nous donne 10 m, c'est-à-dire la longueur sans l'appendi-

Le report des limites de la section D1 du cadastre de 1826 sur le cadastre moderne colle très bien.



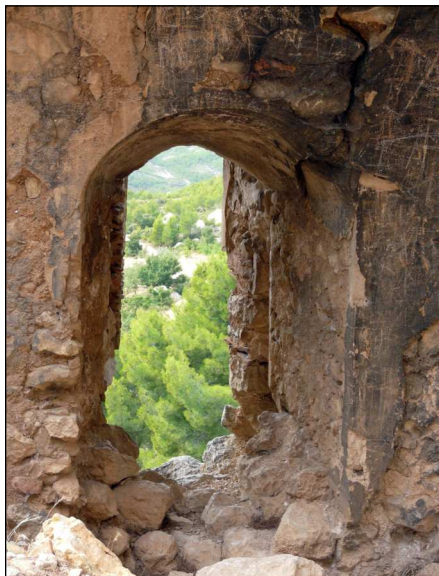
ce nord que l'on voit sur la carte postale de la page 1. Liliane Delattre l'avait remarqué (Fig. 60 de son rapport), mais sans faire de commentaire ou poser des questions.

Quelles conclusions tirer de cet examen du plan cadastral de 1826? A cette époque, le bâtiment était-il une remise agricole, un refuge temporaire, faisant partie de la parcelle 66? Ou était-il une chapelle abandonnée?

Concernant la longueur de 10 m mesurée sur le plan cadastral, nous en discuterons plus loin.

Quant à la carte d'Etat-major dressée vers ou après 1830, elle mentionne bien le hameau du Trou, mais avec seulement deux bâtiments. Est-ce une généralisation du hameau, ou le bâtiment correspondant à la chapelle ND du Trou était-il en ruines? La carte de Cassini (vers 1765), quant à elle, ne mentionne aucune église, alors qu'elle en mentionne à Saint-Antonin.

ANALYSE DES ELEMENTS ARCHITECTURAUX



En laissant apparaître deux épaisseurs de mur, la fenêtre coté ouest de la chapelle, montre sans ambiguïté qu'il y a eu deux phases de construction. Vers l'intérieur, nous avons la phase de construction du mur correspondant à la voûte vue en page précédente, c'est-à-dire à une période antérieure au XIX^e siècle et à préciser. La partie extérieure du mur indique une reprise à une époque plus récente, sans doute au XIX^e siècle. Sur le mur intérieur, par sa forme, cette fenêtre ne peut être que celle d'une église. Peut-on penser à une ancienne chapelle, abandonnée on ne sait quand, puis transformée en remise agricole, avant une reprise culturelle et son agrandissement au XIX^e siècle?

La photo en bas à gauche montre sans ambiguïté la présence de deux murs accolés. Il y a un mur extérieur à droite et un mur intérieur supportant la voûte à gauche. Avant d'arriver à la nef, le mur a un peu moins de 0.90 m de large (Photo à droite) et dans la nef 1.35 m. On rejoint l'indication de double mur donnée par la fenêtre dans l'une des photos du haut. Les croquis et plans figurant page suivante permettront de s'en persuader. Il y a eu deux périodes de construction distinctes, la construction du XIX^e siècle s'appuyant sur une construction précédente et l'agrandissant.

Faute d'archives fiables à 100%, en vue de trancher les problèmes de datation il serait intéressant d'envisager une datation au carbone du mortier des deux parties du mur. Mais c'est une opération délicate, coûteuse et les prélèvements demandent des précautions nécessitant l'intervention d'un spécialiste. De plus, il est nécessaire que le mortier contienne encore des éléments organiques pour une datation correcte.

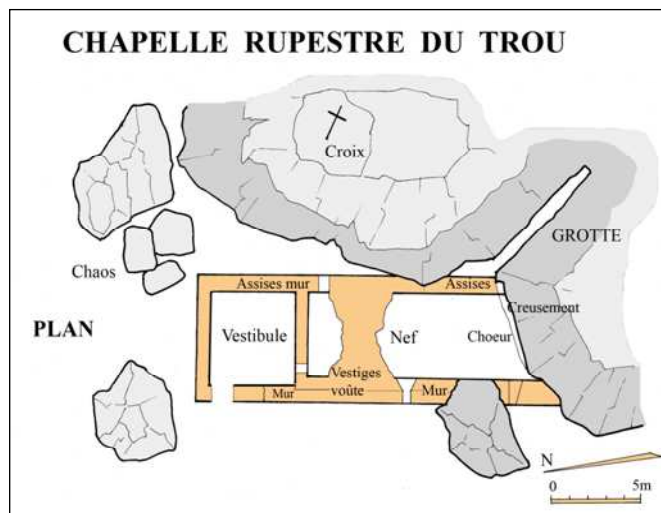
Comme vu dans l'analyse des documents cartographiques, la longueur mesurée sur le cadastre napoléonien (10 m) nous indique que la partie nommée vestibule sur notre plan de 2010 n'avait pas encore été construite en 1826. Le croquis de la page suivante nous montre comment la nouvelle chapelle s'est appuyée sur les assises moins longues de la construction ancienne. Cette nouvelle construction étant plus haute que la précédente, on a dû renforcer le mur ouest qui avait déjà une fonction de soutènement. L'élévation de



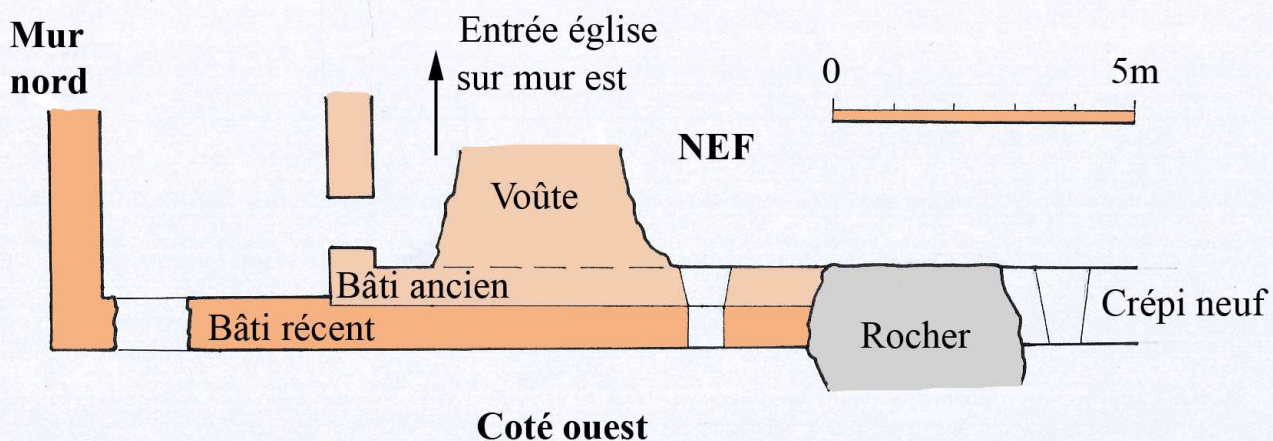
la hauteur du mur sur cette pente escarpée, nécessitait que l'on double presque son épaisseur. Comme le montre la carte postale de 1916, le bâtiment avait deux niveaux. Comment était agencé l'étage au dessus de la voûte, était-ce une habitation? L. Delattre l'avait remarqué par un croquis sans commentaire.

Autre point de discussion : la voûte est-elle un indice certain de chapelle? Nicole Despinoy a pris la photo située au début de la page suivante, dans une habitation en ruines du hameau proche du Bousquet. Bien que ce soit un cas isolé dans la région, il prouve que la voûte n'est pas un indice certain de chapelle.

Cependant deux autres éléments nous incitent à croire à la fonction ancienne de chapelle : la forme de la fenêtre dans le mur intérieur et le creusement pour incorporer le chevet à la roche (photo page 1). Ce



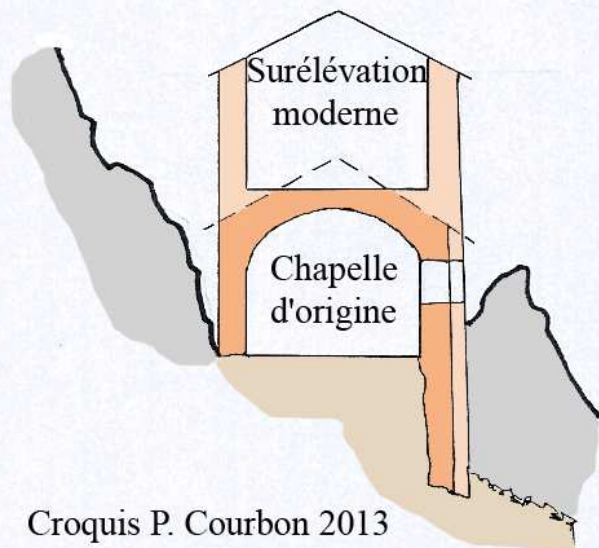
MURS NORD ET OUEST DE N.D. DU TROU



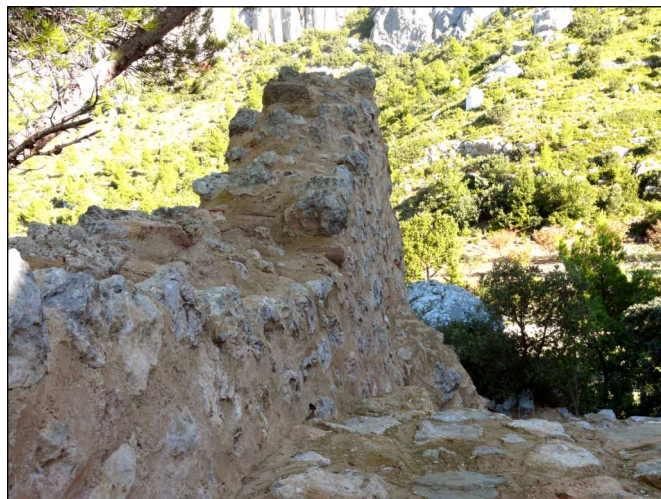
Croquis de P. Courbon, 10.10.2013

Un lever détaillé des murs ouest et nord permet de faire des hypothèses de construction. Le niveau supérieur est visible sur la carte postale, avec une fenêtre haut placée dans la façade. Lors des fouilles, L. Delattre représente deux murs au nord (M15 et M02), ce qui pose un problème, car après restauration un seul mur émerge du sol.

HYPOTHESE CONSTRUCTION N.D. DU TROU



Croquis P. Courbon 2013



Au dessus de la voûte, le mur ouest s'amincit en hauteur. Le mur ouest mériterait un examen minutieux par un expert. Le crépi avec des morceaux de tuiles appartiendrait très vraisemblablement à la fin du XIX^e.





Photo de N. Despinoy prise au Bousquet, avec une voûte au rez-de-chaussée d'un bâtiment. La technique de construction rappelle celle de N.D. du Trou, mais il y a ici une cheminée, ce qui n'est pas le cas au Trou.

creusement qui fait à peine plus de 1 m² de surface projetée au sol, n'avait aucune raison d'être dans le cadre d'une habitation. Pourquoi creuser alors qu'on aurait pu gagner facilement une surface beaucoup plus importante en allongeant la construction vers le nord (voir plan page précédente). Nous verrons plus loin ce qu'on peut penser du creusement à l'explosif.

ANALYSE DES DOCUMENTS

Les archives

Le mystère s'épaissit! Normalement, si chapelle il y avait au Moyen Age, elle aurait pu être inscrite sur les cartulaires de St-Victor ou d'une autre paroisse importante. Mais la chapelle Venture ou d'autres de notre connaissance l'étaient-elles? Comme c'est le cas pour plusieurs sites de la région, aucune archive ancienne n'a été retrouvée sur l'ancienne chapelle de Notre-Dame du Trou. Seuls sont connus les écrits concernant le XIX^e siècle [1], mais peu précis, ils ne nous apportent rien sur l'état antérieur du site et les raisons de la reconstruction faite à cette époque.

Mais, comme le montrent les études Delattre-Despinoy, avant 1850, il y avait peu d'habitants autour du hameau du Trou, donc pas de revenus ecclésiastiques ou de dime et pas de curé attiré. Il est alors normal qu'on ne trouve pas de trace d'une chapelle éventuelle dans les cartulaires ou les archives de l'Eglise.

L'étude de Nicole Despinoy montre que le terrain des Armelins, dont l'acquisition par Jean Aubert est attestée par des actes notariés, devaient se trouver plus à l'est, vers Roques Hautes. Il devient peu probable que Jean Aubert ait été lié à la chapelle du Trou. Les seuls achats notariés connus de Jean Aubert sur le territoire de Saint-Antonin, concernent le Jardin des Moines, juste sous la Brèche des Moines.

Les actes notariés

Il faut ajouter que les actes de notaires sont souvent très flous et manquent de rigueur. Rédigés par des tabellions qui n'étaient jamais allés sur le terrain et sur la foi de vendeurs souvent incapables de décrire avec rigueur et précision les biens vendus, on ne peut pas toujours les utiliser avec certitude. La situation ne s'est

réellement améliorée qu'après la seconde guerre mondiale, quand, petit à petit, les actes ont été accompagnés de relevés de géomètres-experts. Les incertitudes des actes ont fait le bonheur des avocats, lors des multiples litiges qui en résultaient! Si les actes notariés nous donnent des indications très utiles sur les dates et les noms des contractants, il faut les utiliser avec précaution pour d'autres éléments.

L'étude de Jean Ganne [2]

Jean Ganne nous relate la requête adressée en 1677 par les délégués des communautés de Roques Hautes et de Beaurecueil, faite au nom de 160 habitants pour construire une église. Une enquête est diligentée en 1682 par l'archevêque d'Aix sur ces territoires. Mais Ni Beaurecueil, ni Roques Hautes ne sont près de la chapelle du Trou (45 minutes de marche minimum et 200 à 250 m de dénivellation). Les habitants de Beaurecueil et Roques Hautes auraient eu plus de facilités pour aller au Tholonet qu'au Trou, aucun obstacle réel, même le petit ruisseau de Bayon, ne les séparant du Tholonet.

L'étude de Nicole Despinoy, mentionnée précédemment et non publiée, nous révèle qu'en 1728, le recensement de Saint-Antonin inclut le quartier du Trou. Au début du XVIII^e siècle la commune est très pauvre : 11 maisons habitées en 1728 dont 4 autour du château et 2 au Trou. On retrouve trace officielle des habitants du Trou dans les recensements de 1841, 1846 et 1851, mais pas au delà. Donc les maisons sont abandonnées. Nous sommes très loin du chiffre de 160 habitants avancé par Jean Ganne. N.D. du Trou n'a rien à voir avec la demande d'église de 1677.

Documents récents

Au sujet du Trou, Maurice Court [1] nous apprend que « dans ce quartier existe une chapelle ruinée, au pied d'un bloc de pierre surmonté d'une croix. On l'appelle *ermitage du Trou*. Du temps de l'abbé Fissiaux et de la colonie pénitentiaire de Saint-Pierre sise au château de Beaurecueil de 1853 à 1880, cette chapelle était fréquentée. Elle était dédiée à Notre-Dame des Sept Douleurs, et le père Rousset en fut longtemps le gardien. Il y a accueilli, après 1875, les pèlerins de la Croix de Provence au retour de leur excursion ». Mais, ces documents ne nous apprennent pas quand fut édifée ou réédifiée cette chapelle et à l'initiative de qui? Aurait-elle été réédifiée pour occuper les « pensionnaires » de la colonie pénitentiaire? Des recherches seraient à effectuer dans les archives de l'ancienne colonie pénitentiaire.

Nicole Despinoy nous rappelle encore l'étude de l'abbé Constantin, publiée en 1890, qui recense toutes les chapelles rurales des paroisses du diocèse d'Aix. La chapelle du Trou n'y est pas citée. A cette date, avait-elle été abandonnée par le père Rousset et, de ce fait, n'était plus consacrée et sans offices religieux réguliers, ni abbé désigné?

Où Maurice Court a-t-il trouvé l'appellation *Ermitage du Trou*? Pourrait-on imaginer que l'occupation du site par des ermites hors structures officielles ait pu se faire sans difficultés dans ce lieu désert? Mais quand? S'il y avait eu une vraie chapelle de son temps, Jean Aubert l'aurait-il ignorée? De plus, l'importance de la construction est en contradiction avec

les moyens financiers de quelques pauvres ermites. A moins que comme l'a fait Jean Aubert, un ermite ait pu décider, un riche donateur à lui fournir des fonds pour mériter sa place au Paradis! Il semblerait cependant que le mortier pauvre utilisé pour la chapelle indique une construction économique, donc peu de moyens financiers.

Les forures par barres à mine

Liliane Delattre a bien remarqué dans le prolongement de la voûte de la chapelle les traces de forures dans le rocher, pour y creuser à la poudre ce qui semble être le chevet d'une église.



Les forures du Trou sont d'un diamètre inférieur à celles de la Brèche. L'outil de creusement semble différent. Pourtant, on note cette forure plus large que les autres. Les stries radiales régulières de son fond montrent l'emploi d'un fleuret en bonnet d'évêque et non d'un fleuret plat.



Ces forures pour creusement à la poudre permettent de fixer une limite d'ancienneté au creusement du chevet. Les études faites [6-7-8] fixent la première utilisation de la poudre pour creuser le roc vers 1620 et, dans la région, outre les traces trouvées au prieuré (1650 à 1664), on en trouve à N.D. des Anges à Mimet (1640 à 1648) et à la Grotte de Saint-Eucher dans le Vaucluse, toujours au XVII^e siècle. On en conclut que la date la plus ancienne que l'on pourrait avancer pour le creusement du chevet de N.D. du Trou serait de 1640-1650. De là à attribuer ce creusement à Jean Aubert, il y a un pas qu'il ne faut pas franchir! On en aurait trouvé des traces dans les nombreuses archives qu'il nous a laissées. Et puis, aurait-il trouvé les fonds pour bâtir simultanément au Prieuré et ici cette chapelle sans profit. Enfin et surtout, dans quel but?

En fait, le diamètre plus petit des forures du Trou indiquent un outil différent de celui employé à la Brèche des Moines. Il semblerait aussi qu'on ait eu ici un fleuret en bonnet d'évêque et non un fleuret plat. Cette évolution dans les outils pourrait indiquer une date de creusement postérieure à celle de la brèche, mais sans pouvoir indiquer une date précise. On pourrait indiquer la fin du XVII^e siècle au plus tôt, mais sans doute après Jean Aubert.

Toujours au dessus du creusement du chevet dans la roche, j'ai remarqué un trou bouché récemment au ciment. Bouché par qui et pourquoi? Y avait-il là le trou de boulin de la poutre centrale du toit qui aurait peut-être pu surmonter la voûte avant l'élévation du XIX^e siècle? Je n'y ai pas touché.

Le problème de l'aire de battage

Il y a une question importante que les archéologues ne se sont pas posée, elle concerne la superficie de l'aire de battage qui mesure environ 20 m de diamètre, ce qui est anormalement grand. J'en ai vu une encore en cours d'utilisation en 1950 dans le haut Var. Son diamètre était de l'ordre de 10 m, tout comme les autres que j'ai pu voir. La façon dont cette aire était mise en œuvre, avec un mulet tirant une meule, ne nécessitait pas qu'elle soit plus grande. Elle a malheureusement disparu depuis dans un lotissement,

S'il n'y avait que 2 ou 3 maisons au Trou, pourquoi une aire de battage aussi grande? S'il y avait des champs d'une étendue telle qu'ils nécessitent une aussi grande aire de battage, pourquoi le hameau du Trou était-il aussi peu peuplé?

Eventuelles recherches futures

Fautes d'archives suffisantes, faute d'éléments pouvant justifier la date précise de la présence d'une église en ce lieu, nous en sommes réduits aux suppositions et au mieux aux hypothèses. Mais le site mériterait une étude complémentaire. Qui se chargera de continuer le long et fastidieux travail de recherche et de déchiffrement des archives, déjà entrepris?

Liliane Delattre affirme qu'aucun artefact antérieur au XVII^e siècle n'a été trouvé dans la fouille la plus profonde. Elle ne donne malheureusement pas de coupe de cette fouille, à quelle profondeur s'arrête-t-elle et sur quoi? De plus, cette fouille très limitée en surface permet-elle d'étendre cette affirmation à tout le site? Maintenant que la restauration est faite, des fouilles en profondeur plus poussées semblent plus délicates à mener. Bien que ce ne soit pas facile, ne pourrait-on pas envisager une fouille dans la petite grotte proche?

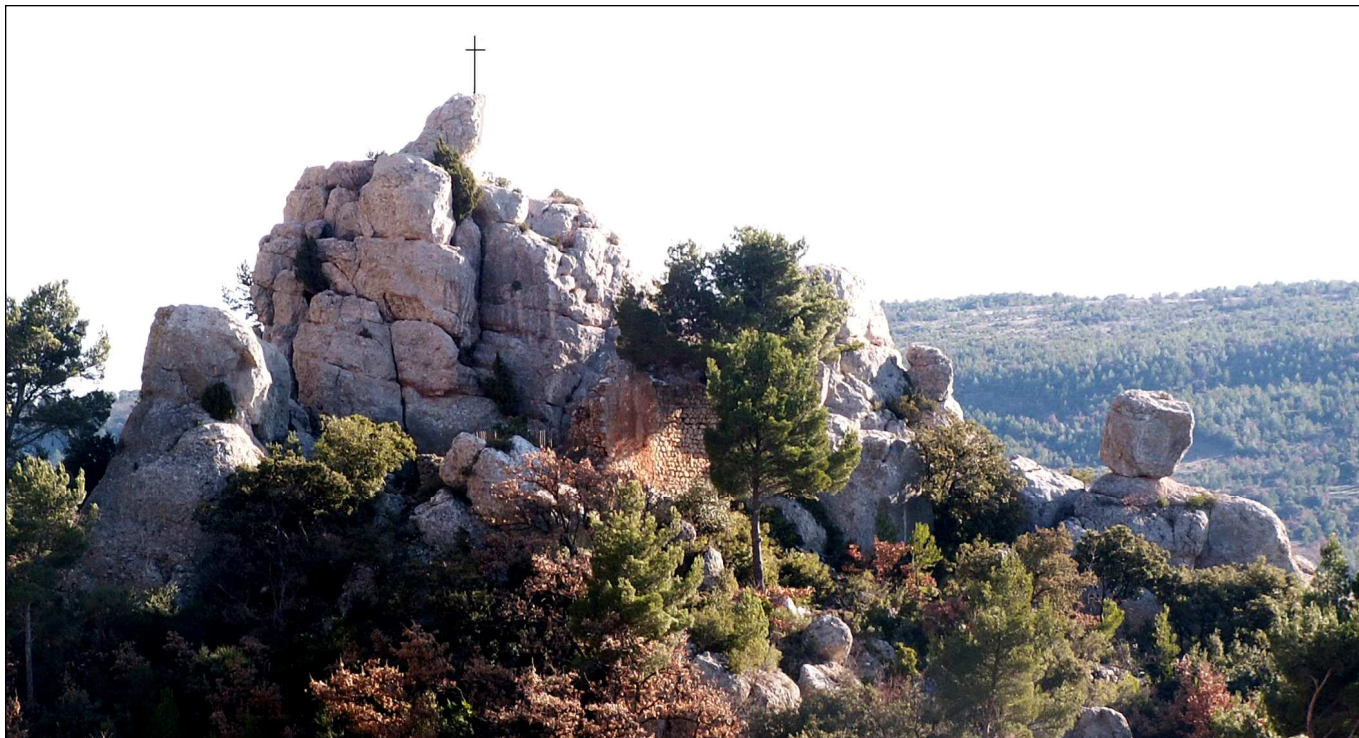
L'étude minutieuse du montage des pierres, du jointoiement, pourrait-elle nous renseigner sur la période de construction? J'ai suggéré plus haut une datation incertaine du mortier au carbone.

EN GUISE DE CONCLUSION

Un site propre aux légendes

La construction d'une ferme dans un endroit aussi biscornu, coincé entre les rochers et aussi peu accessible, paraît illogique. Position de défense? Fin XVII^e siècle, les périodes de grands troubles étaient passées et les Sarrazins avaient déserté la Provence depuis longtemps!

Et ensuite, pourquoi une chapelle et une croix ici? Les vestiges actuels n'ont-ils pas été précédés par une autre occupation culturelle? On est surpris par ce groupe de rochers qui émerge du paysage et qui par ses formes biscornues aurait pu générer bien des légendes et la célébration d'un culte ancien. Il se serait pas étonnant que des cultes aient été pratiqués ici dès



Dès la préhistoire, les hommes n'auraient-ils pas associé ces rochers aux formes fantasmagoriques à une présence divine? Ne peut-on pas penser qu'il faille rechercher l'utilisation culturelle du site aux temps les plus reculés?

la préhistoire. Dans la région, de nombreuses implantations religieuses correspondent à la christianisation d'un lieu pour remplacer un ancien culte païen. Nous rejoignons ici une symbolique analogue au choix mystérieux de l'emplacement de la chapelle Venture.

Au Trou, il n'y a pas eu la grande figure d'un saint Cassien, d'un saint Euchère, d'un saint Ser, ou d'un saint Honorat pour en faire un lieu de pèlerinage connu. Mais dans la région PACA il y a plusieurs autres exemples de sites remarquables sans aucune archive, trace écrite, ou tradition orale.

Autre question sans réponse, malgré la proximité de l'événement : au XIX^e siècle, quelle motivation aurait poussé à reconstruire une église sur cette construction ancienne ?

Et encore le creusement du chevet

Pourquoi le creusement du rocher en vue de ce que nous assimilons à un chevet? Dans le cadre d'une habitation il ne s'imposait pas car il y avait assez de place vers le nord. Pourquoi ne s'est-on pas contenté

Il est impossible que cette tête rocheuse n'ait pas engendré des légendes dès la préhistoire.



d'un mur au lieu de creuser une roche dure? Dans nos études de sites culturels troglodytes, de nombreuses chapelles se sont construites à l'entrée d'une grotte, mais sans creuser le rocher. Saint-Ser en est l'exemple le plus proche. Ici, l'incrustation de l'église dans la roche, n'aurait-elle pas obéi à une légende orale, aujourd'hui oubliée?

Quid Notre-Dame du Trou?

Les deux questions clés qui pourraient résumer nos réflexions sont : pour quelles raisons implanter une chapelle de cette taille en une région aussi peu peuplée? Ensuite, pourquoi avoir choisi une implantation dans un lieu aussi compliqué alors qu'il y avait autour des espaces plus faciles à bâtir?

Belle énigme, Quid de Notre-Dame du Trou?

BIBLIOGRAPHIE

- [1] Maurice COURT, 1946, Manuscrit du musée d'Arbaud, dactylographié à la bibliothèque Méjanes et non publié.
- [2] Jean GANNE, 1999, Beaurecueil, Ed. compte d'auteur, pp. 31-32, 72
- [3] Nathalie MOLINA, 2009, Saint-Antonin-sur-Bayon, hameau du Trou, Bilan scientifique 2009, DRAC Provence-Côte d'Azur, Imp. Louis-Jean, Gap.
- [4] Nathalie MOLINA, 2010, Hameau du Trou, Chapelle et hameau moderne, rapport d'opération INRAP, 68p.
- [5] Liliane DELATTRE, 2012, Hameau du Trou, St-Antonin/Bayon, Etude du bâti et histoire, suivi des travaux.C.G.13, 126 p.
- [6] Francis PIERRE., 1992, Datation des travaux miniers à la poudre, Actes du colloque sur les ressources minières et l'histoire de leur exploitation, 113e Congrès des sociétés savantes, Strasbourg, 5-9 avril 1988, Paris, éd. du CTHS, pp. 519-527.
- [7] Francis PIERRE, 2008, Etude de l'évolution des techniques d'attaque de la roche dans les mines vosgiennes, du XVI^e au XVIII^e siècle, Archeopages 22, (dossier Mines et carrières), juillet 2008, p.42-49, Inrap, Paris
- [8] Paul COURBON, 2012, Le creusement en génie civil, de l'Antiquité à la poudre, XYZ n° 130, Ass. Franç. Topo., St-Mandé, pp. 45-54.